

lapageblanche
janvier/février(2003)numéro(24)

lapageblanche
janvier/février(2003)numéro(24)

e-poésies

Présentation par Pierre Lamarque	03
Hervé Chesnais	04
France Weber	09
Éric Bertomeu	11
sonneur	12
Valery Oisteanu	14
Santiago Molina	20
Pierre Lamarque	30
Stephane Méliade	31
Constantin Pricop	37
Hana Kubickova	43
Mireille Disdero-Seassau	44
Veronica Corcodel	45
Serge Creppy	47

e-poésies

*« c'est avec des points infimes que le joueur fait
l'invite »*

Miguel de Cervantès

Défendre, dire, témoigner de la poésie de l'Internet, considéré comme un nuage d'électrons et d'humanité, un lieu perméable, un lieu sans frontières, voilà pourquoi le site, la revue...

Au commencement, je me souviens... "Les soldats de la vie"... poème paru sur une liste électronique. C'est ainsi que l'artisan du site Mickaël Lapouge et moi-même avons connu son auteur roumain, Constantin Pricop. Francophone, homme de métier, ayant eu l'idée de créer la revue, il est devenu naturellement son rédacteur en chef.

Mai 2000, date du premier numéro. De nombreux écrivains, poètes, artistes et amis, se joignent à nous au fil des jours; le site et la revue reçoivent désormais la visite quotidienne de centaines de personnes venant de tous les coins de la toile.

Notre manifeste se résume en deux simples propositions : « ouverture..., et refus des banalité, des clichés ».

Notre revue s'articule en rubriques, outre l'éditorial : "simple poème", "poète de service", "moment critique", "poète du monde", "e-poésies", etc.... Elle paraît tous les deux mois sur du papyrus recyclé et en version électronique, et propose de temps à autre des numéros spéciaux.

Le recueil que nous vous présentons aujourd'hui est composé de quelques pages... d'e-poésies.

Pierre Lamarque

Hervé Chesnais

Le chanteur ne peut se retourner

Le chant qui ne serait plus chant mais ombre de la voix au pays des ombres, ombre de la voix qui ne tendrait plus vers le cri mais se délierait, comme déprise de ses devoirs.

Le chanteur ne se retournera pas. Il n'en a pas le pouvoir. Les cohortes de rats, les troupeaux d'enfants, les larmes de l'enfer, rien n'est à son épreuve, le chanteur requiert, le chanteur ressuscite, mais ce que le chanteur donne, il ne le possède pas. Et ce que le chanteur désire, son chant l'en éloigne. Il est cet ange édenté qui susurre *My funny Valentine*. Il a fait pleurer le diable en personne, qui lui en veut : Il le paiera. Défenestration silencieuse.

Et ce pianiste fou sur sa chaise d'enfant fredonnait.

Hervé Chesnais

Obstinément

Tisser, cela ne sert à rien, si la nuit la main contredit ce qu'affirma la main la veille. Resterait alors à tuer le chien aveugle dont le nom même est oublié, envoyer l'enfant chercher son père par-delà le détroit, ouvrir votre sexe à ces pesants crétiens qui veulent s'y ficher parce que résiderait là le lieu tiède du pouvoir, inconscients qu'ils sont qu'ils ne combleront rien de l'absence, que le désir qui les érige n'est pas né de vos parfums, qu'ils bandent imbéciles dans le vide de votre deuil impossible. Non. Tisser ne sert à rien, vous le savez qui regardez la trame des rides gagner le coin de vos yeux usés par le métier. Régner ne vaut qu'avec l'aimé ; vos yeux fatigués, ils ne sont pas émus des chibres qui s'échinent à susciter les cendres neutres de votre ventre. Qu'ils prétendent. Avec la douceur d'une étoffe lasse, vous retournez à votre ouvrage, inutile et nécessaire.

Hervé Chesnais

Quant au vieil âge de ma mère II

C'est alors qu'elle frappe à ma porte, qu'elle entre, qu'elle dit qu'elle n'en peut plus, qu'il faut qu'elle rentre, qu'elle vient de vomir, qu'elle a peur. Je regarde ce visage aux traits brouillés, j'y vois la promesse de jours atroces, je lui dis oui, je referme la copie à demi corrigée, je l'aide à préparer son sac, elle pleure assise sur le lit elle dit « j'en ai marre » et elle pleure. Elle demande pardon, je n'ai rien à pardonner.

Je la reconduis chez elle, on ne dit rien dans la voiture, il n'y a rien à dire, je la reconduis c'est tout, elle ne comprendrait pas que je me mette en colère, si je lui disais, à chaque mois de juin c'est pareil, tu viens chez moi et puis tu meurs, et puis tu ressuscites pour aller chez ma sœur, en juillet ou en août, non, elle ne comprendrait pas. C'est deux heures de route pour aller chez elle, je la dépose, « tu ne veux pas rester un peu » me dit-elle ? Je ne veux pas. Elle dit qu'elle comprend, elle ne comprend pas. Elle n'a pas vu les champs de lin en fleurs, elle n'a pas terminé ces confitures qui encomrent ma cuisine, elle n'est même pas allé sur la tombe de ses parents. Elle va mieux chez elle, elle prend des rendez-vous, cardiologue, kiné, prise de sang, aliénée rassurée elle respire entre les salles d'attente.

Je ne suis pas parti qu'elle est déjà très loin.

Hervé Chesnais

Nouveauté de la neige

Désirer la neige et son poids de silence sur l'ardoise, parier sur sa rareté, mais la souhaiter comme on désire les choses improbables. Reprendre d'assaut ce dehors déserté, reprendre au visage des couleurs de fruits, reprendre haleine même dans l'haleine gelée de décembre. Les bruits sont retrouvés dans d'autres reliefs, les enfants le savent qui crient des cris de guerre au-delà des collines.

Nous redécouvrons les traces qu'il s'agit de savoir lire, empreintes de sangliers vers les bois du mont Rôti, urine de renard, et sont dessinés sur le champs recouvert des corbeaux plus noirs que ceux des contes. On pourrait nous pister à travers la campagne : nous y laissons nos pas, les reliefs de nos semelles lorsque la neige est tassée, un sillage pétrifié quand d'aventure elle abonda. Animaux nous-mêmes.

Hervé Chesnais

Trêve

Il reste encore à injurier le monde, et le poing qu'on serre il pourrait servir à cela même qui nous répugne, et la violence n'être plus seulement signe, et les saignements qui nous atterrent attester tout au moins que ce qui fut donné le fut vraiment, sans triche, comme dans ces cours d'école où l'on se battait pour de vrai lorsqu'on avait trop mal, pour de faux quand on voulait jouir de l'odeur des autres et rire avec eux du petit théâtre des peaux frottées.

On pourrait faire mal à son tour, on pourrait cogner dur, on aurait des chances de gagner, puisqu'à force et sans joie, dans la patience des plaies, on sait attendre, on sait rendre.

Or certains soirs, c'est la fatigue qui l'emporte, et les sourires duplices on décide d'en être dupe, que les cons demeurent ce qu'ils sont... Surtout qu'au moment précis où l'on allait partir en guerre, le bras de l'aimé nous retient, d'une douceur toujours miraculeuse, et voilà le combat différé, et voilà que l'amour des hommes s'éloigne de Lacédémone, et voilà que je t'aime, et j'aime mieux ça.

Hervé Chesnais

Saint Georges, cimetière

A Jude Stéfan

Furent, comme tant d'autres, ceux dont on voit le nom sur les pierres. Ces noms-là ne disent rien. Photos stupéfiées dans des blocs de résine, jaunissement des traits quand l'or des lettres s'éraïlle sur la dalle. Passons, disons-nous en lisant la disparition même des signes, passons. Des fleurs de porcelaine, un christ au bras brisé, dont la fonte creuse révèle l'imposture. Passons. Vieilles qui ploient, vieilles qui pleurent les vieux, morts. On se souvient de la couperose des charitons, des bannières, des torchères que des bras tremblants portent depuis la peste. Ceux-là aussi, morts. Et les bannières posées qui moisissent dans le chœur : l'agneau de dieu pâli sent le vieux champignon. Couleurs passées, passons, nous passons aussi, et déjà nos mains sont lourdes des fardeaux portés, et déjà nos doigts sont gourds des rhumatismes qui nous vouent à la raideur. Nul ange ne veille. Lames de schiste, feuilles de plomb. Passons.

Hervé Chesnais

Notre peur

Il y avait des trous dans les haies des jardins publics. Derrière les haies, des allées secrètes que nous empruntions au-delà des clôtures. Ces allées nous les dessinions de nos rondes, encerclés nous nous encerclions encore et nous n'osions regarder ceux dont le regard perçait la nuit, et jamais nous ne parlions de peur d'entendre des voix de folles, de peur qu'une patrouille de la brigade des jardins publics vienne braquer sa torche sur nos frocs baissés, de peur de reconnaître notre peur jusque dans la voix même de l'autre dont la beauté serait alors tombée en pièces, comme un masque de terre. Il fallait s'éloigner un peu, peser si le goût du baiser valait qu'on le prolonge, mentir ensuite, oser un rendez-vous que chacun trahirait. Notre peur, passionnément.

Hervé Chesnais

Samedi soir, province

Quand les ombres s'allongent, monstres fatigués du désir, chien et loup d'indécision où tout est bâillonné – lampadaires, phares, enseignes– qui ne se sentirait l'errant pur de cette aire où nulle ville ne se dessine, où ne se forment dans l'air du soir que les figures que le fantasme fige ? Ils prennent une grosse voiture, poussent le son de l'autoradio, poussent sur l'accélérateur – ils se rêvent en bottes de lézard, ils se rêvent le ventre plat, ils se souviennent de feu leurs cheveux tombés. Ils s'en vont vers le centre ville que personne n'a jamais trouvé, ils vont chercher les filles, ce soir elles vont les regarder, ce soir elles vont monter, elles auront des jupes trop courtes, il n'y aura qu'à se baisser, s'arrêter chez Rudy le borgne, offrir la bière, boire, pisser, elles attendront, elles auront envie, ça se sent quand elles ont envie, dans l'air des odeurs d'hormone, dans leurs yeux de l'humidité, il n'y a qu'à savoir regarder, être passagers du désir, prendre la fleur et s'en aller, la fille elle était trop facile, c'est presque l'aube, il faut rentrer.

Hervé Chesnais

Vanité balnéaire

A notre tour on la verra envahie d'herbes folles, les volets écaillés et la rouille pissant depuis les gonds sur le granit. En juin, on passait au minium les deux rampes de l'escalier qui montait à la terrasse, une semaine de rampes orange puis une couche de vert bronze lui rendait son aspect convenable. Il ne fallait pas attirer l'attention, il fallait rester discret, simple.

La tempête aura arraché le cupressus doré dont la première branche latérale, de longtemps, menaçait le garage.

Quand on l'a connue, elle était ainsi, il y avait des vitres brisées, il manquait des ardoises, la moitié du portail était arrachée. A l'intérieur, des graffitis sur le plâtre nu (les tapisseries avaient été arrachées), des dessins obscènes. Les Allemands avaient brûlé les boiseries, transformé la villa en lupanar. A l'abandon, elle avait servi de refuge aux vagabonds. On l'a connue ainsi, crasseuse, avec des matelas pourris à même le sol, des odeurs de pisse dans les coins, les murs rongés par le salpêtre, la cave bavant l'algue verte mêlée à la poussière de charbon. On l'a achetée en l'état, pas cher, pour la vue. On l'abandonnera, quand notre tour de catastrophe sera venu, il n'y aura plus que le vent pour tailler les fusains dans le prolongement du mur, et plus personne pour préserver les soupiraux de l'invasion de la glycine. On s'y entraîne tous les ans, septembre voit la maison désertée, et la dernière semaine vouée aux rangements, aux préparatifs d'hivernage.

Hervé Chesnais

chestel@normandnet.fr

France Weber

II

En auscultant le cœur du pont
On entend battre l'autre rive
On y va par défaut de vie
Ou l'on rebrousse tout chemin.

France Weber

morts secrètes

Tu vivras seul
Toutes les morts secrètes
De la démarche d'être
Avant d'appriivoiser la vie.

Nous semblions assoupis on nous jetait au sol et de puissantes mains fouillaient dans nos fissures, nous luttions contre les vomissures qui recouvraient nos corps, hors des sentiers limpides, au milieu des mers rouges.

France Weber

Je m'éveille
le chemin sombre
et tout est encore aujourd'hui.

Mon sourire est de circonstance
mon sourire ne sourit plus.

A vouloir tant vivre
j'ai perdu quelque chose,
le retrouverai-je dans la mort ?

A vouloir tant aimer
j'ai trouvé le vrai,
j'ai perdu le doux.

France Weber

Il vient ce jour
où seul
comme moi
comme vous
comme nous
s'éteint dans le battement
de nos cœurs ralentis
tout souvenir de lien.

Demain sera unique.

Nous pouvons enlever
les portraits de ceux qui ont aimé,
les remplacer par un mur vide
où ruissèle l'absolu de nos pleurs.

France Weber

france.weber@wanadoo.fr

Éric Bertomeu

Rêves de galets

Les vagues roulent l'ossuaire de la grève,
L'étrange immigrant parle de l'exil poignant,
De ses rêves de galets alignés sur les lopins de ses pères.
Les enfants écoutent sans comprendre et les vieux baissent les yeux.
Les femmes à l'ouvrage de la journée
Ne se souviennent déjà plus de lui.

Éric Bertomeu

Ebertomeu@aol.com

Sonneur

Pierrot Lunaire, Arnold Schoenberg, 1912.

Pierrot Lunaire erre
sur une terre pleine de cratères
un couteau ensanglanté à la main

le noir le rouge un peu de blanc sont les couleurs
le soir dissonant un peu de sang un peu de vent
et la lune au blanc insupportable

Pierrot se prend la tête entre les mains
et la dépose en *sprechgesang* entre tes oreilles

dans la ruelle d'ombre on rencontre
M le maudit Jack l'éventreur
Schoenberg et Fritz Lang
Albert Giraud qui versent
le vin que l'on boit par les yeux

Pierrot Lunaire erre
un couteau ensanglanté à la main
et dépose en *sprechgesang*
les vingt et un chants de la décollation

vingt et un papillons noirs
la messe rouge du siècle débutant
Der Kranke Mond pour un monde malade
où Pierrot Lunaire

erre

avant d'aller se pendre

sonneur

Bande son

(petite musique de jour)

Godard (chapeau lunettes) embarque dans un petit avion jaune il emporte avec lui pour seul bagage un volume de poche l'Idiot de Dostoïevski la musicienne est toujours aussi belle sa voix résonne dans l'aéroport plus de places imprenables depuis l'invention de la poudre nous dit Montesquieu dans les haut-parleurs dès 1721 il prédit la bombe atomique et l'équilibre de la dissuasion il me semble que jusqu'à ce qu'un homme ait lu tous les livres anciens il n'a aucune raison de leur préférer les nouveaux alors oui j'entrerai bien dans ta vie pour me mettre au lit hors du temps inutile donc d'ajouter un paragraphe de réparation à la fin du petit chaperon rouge inutile c'est donc une sonate de Beethoven interprétée par Richter et Rostro à l'audition de laquelle je m'endormirai le pouvoir de l'imagination humaine de nous entraîner dans ça coûte cher infini est le nom que l'on donne

sonneur

sonneur@club-internet.fr

Valery Oisteanu

Thus Spoke Tzara-truthtra

One day in the middle of the night
 Tristan and I were talking about
 The laws of chance and relativity
 Systematically random without intention
 Is it the illegible writing, mumbled speech,
 A flycatchers dance, without the flies ?
 Excuse-me, Mr. Anti-philosopher
 Have you touched the void ?
 Intuition dancing with accident
 Exaltation, elation, all of them mutilation
 Of poetical inspiration
 Dream permutation, trance combination
 All of the fantasies without intention
 The sentence says "Speak freely, you know what I mean"
 Are you an anti-pyromaniac
 Or a fire extinguisher ?
 Are you anti-head or anti-headache?
 Your sleep disorders become tape recorders
 Insomnia therapy or live dangerously ironically
 Art is pretension, my friend
 Warmed by a huge prize
 Only disinterested artists can speak to you directly
 Totally out of boredom
 Dada is nada
 Absurdity of the graveyard reality
 Thus spoke Tzara-truthtra

Valery Oisteanu

Zen Dada Saints of Dada

Linear Arts Books – N.Y.C.

Ainsi Parlait Tzara-truthra

Un jour au milieu d'une nuit
 Tristan et moi débattions
 des lois du hasard et de la relativité
 Systématique aléatoire sans finalité
 Serait-ce l'écriture illisible, la parole grommelée
 La danse des rubans à mouches, sans les mouches ?
 Excuse-moi, Monsieur l'Anti-philosophe
 As-tu touché au vide ?
 Danse de l'intuition avec l'accident
 Exaltation, exultation, autant de mutilations
 De l'inspiration poétique
 Permutation du rêve, combinaison de l'extase
 Toutes images à profusion sans le vouloir
 La phrase dit « Parle librement, tu sais ce que je veux dire »
 Es-tu anti-fouteur de feu
 Ou extincteur ?
 Es-tu anti-prise de tête ou anti-mal de tête ?
 Tes troubles du sommeil deviennent bandes magnétiques
 Thérapie de l'insomnie ou retransmission vécue dangereusement ironiquement
 L'art est une prétention, mon ami
 Rehaussée d'un prix exorbitant
 Seuls les artistes désintéressés peuvent s'adresser à toi directement
 Totalement exclu de l'ennui
 Dada est nada
 Absurdité de la réalité cimetièrre
 Ainsi parlait Tzara-truthra

Valery Oisteanu

Zen Dada Saints of Dada

Trad. Pierre Lamarque

A Bridge Falls Down

Stop the traffic
Rocks fall off the Sag Harbor Bridge
January 13, the Anniversary of Ray Johnson's suicide
The ghost is unhappy, unwanted
The pillars crumble
Nothing for nothing is always something
This is terminus bridge over freezing waters
Master of disaster is swimming away
Away from art world
Away from the bridge toward the promised land
Rub your forehead against the stones
and throw a bottle full of messages
a knife swaddled in paper blood
a razor with cuttage zero
regression to malleability of dead men's flesh
This is the art for the dead
Now he is going through the Purgatory
Man Rey of Detroit
The x-ray vision Johnson
Abolish all male art, correspondence art
and networking e-mail art
The master is swimming away

Valery Oisteanu

Zen Dada Saints of Dada
Linear Arts Books – N.Y.C.

Un pont s'écroule

Coup d'arrêt au trafic,
des roches s'écroulent sur le Pont du Port Bas,
en ce treize janvier, jour anniversaire du suicide de Ray Johnson.
Fantôme malheureux, mal aimé.
Écroulement des piliers.
Rien moins rien c'est encore un peu.
Pont, terminus par-dessus de l'eau glacée.
Le Maître du désastre s'enfuit à la nage.
Loin de l'art du monde.
Loin du pont levé vers la terre promise.
Frictionne ton front contre des pierres
et jette ta bouteille emplies de messages,
un couteau langé dans du papier sanglant,
une lame de rasoir imberbe,
en travers de la malléable chair des cadavres.
C'est ça l'art de la mort.
A présent il arpente le Purgatoire,
Man Ray de Détroit.
La vision aux rayons X de monsieur Johnson
abolit tout de l'art viril, de l'art des correspondances
et de l'art à l'œuvre sur la toile électronique.
Le Maître s'enfuit à la nage

Valery Oisteanu
Zen Dada Saints of Dada .
Trad. Pierre Lamarque

Visoralistic Manifesto

Wake up dreamer ! It's time to re-invent anarchy
Good-bye twentieth century, you were insufficient evolution
For the next century we proclaim no more poetry readings
No more group shows, no more book parties
No more autographs, no more manifestos
Start living spontaneously, unchained by computers and cables
Mandala oh healing through Dada
Anti-gravity exaltation transliteration
Discover a constellation in the shape of a penis
Don't be afraid to switch off desiring eternal youth
I wish a blue penguin in everyone's backyard

Valery Oisteanu

Zen Dada Instantaneism

Linear Arts Books – N.Y.C.

Manifeste Visoralistique

Debout rêveur ! Il est temps de redécouvrir l'anarchie
Good-bye vingtième siècle, créature inachevée
Pour le siècle à venir, terminé le récital des poètes
Terminé l'attroupement des spectacles, fini le livre de salon
Finis les autographes, finis les manifestes
Lâchons les amarres de la vie simple, ordinateurs et câbles à la dérive
Mandala de médecine Dada
- Anti-gravité exaltation translibération -
Découvrez dans la nuit étoilée la constellation du pénis
N'ayez pas peur de zapper l'écran de la jeunesse perpétuelle
Je veux un pingouin bleu dans chaque basse-cour
Et dans chaque baignoire une tortue rouge

Valery Oisteanu

Zen Dada Instantaneism

Trad. Santiago Molina – Pierre Lamarque

zendadanyc@earthlink.net

Santiago Molina

Abuelo Ernst

a mi Madre

Abuelo Ernst que venia de un pais
donde las ciguenas anidan
sobre el dado rojo de las chimeneas,
Abuelo Ernst que tanto he buscado en la página
blanca del tiempo y que se pierde
como una sombra en la câbala de la noche;
Abuelo Ernst que busco en todo hombre que parte
llevando como sôlo equipaje
el pañuelo desplegado del mundo :
un sueno que emigra
en la forma de la golondrina,
de pais en pais su aliento
de artesano un dia es recordado
por los altos techos de las ciudades
que se ahondan en los valles sin biografia;
ese mismo hombre de Rembrandt y Céline :
biblico personaje banado
por la luz de una tarde de oro
o comerciante abrumado por la vida poco rentable
en los suburbios claroscuros de Amsterdam;
ese hombre masacrado por el program de un discurso
que transformô en bagatela el mal:
odiândolo, condenândolo, deportândolo
acusândolo de los males de la tierra

y que después de la noche de Auschwitz
de nuevo han visto crear
con el holocausto de su propia ceniza
las estrellas amarillas del cielo
y los pájaros del viento
porque, al contrario de la leyenda,
vive entre la sed de los hombres
como humilde alfarero de la nada
o hacedor de pozos en el desierto infinito.
Abuelo Ernst que llegó hasta nosotros
viajando agarrado del cuello
de una oca extraviada del joven Nils Holgersson :
Abuelo Ernst el médico,
Abuelo Ernst el misionero,
Abuelo Ernst el fabricante de cerveza.
Abuelo Ernst Roths Schuh que tanto he buscado
en la página blanca del tiempo
y que tal vez en este momento ya se ha marchado
de nuevo al país donde todo bajo el sol
puede ser paloma y volcán al mismo tiempo
o estará aquí en este instante a mi lado
mientras están segando los campos en su país de cigueñas,
o quizás Abuelo Ernst no sería ahora que un punado de letras
perdidas entre las líneas de este poema:
él que sólo existe por las palabras
que se combinan en el lugar
más indescifrable de la noche.

Santiago Molina
Cuaderno de las afueras
Ed. Le Chenal de Guy

Mon grand-Père Ernst*A ma mère*

Père Ernst qui venait d'un pays
où sous les dés rouges des cheminées
nichent les cigognes,
Père Ernst que j'ai tant cherché dans la page blanche
du temps, et qui se perd
comme une ombre dans la kabbale de la nuit;
Père Ernst que je cherche en tout homme qui part
emmenant avec lui comme seul équipage
le mouchoir déplié du monde :
un rêve d'émigré dans la forme de l'hirondelle;
et de pays en pays, son souffle d'artisan
un jour s'en souviennent les hauts toits des villes
creusées dans des vallées sans biographie ;
même homme de Rembrandt et Céline :
personnage biblique baigné par la lumière
d'un soir d'or, commerçant embrumé
par la vie peu rentable des faubourgs clairs obscurs
d'Amsterdam ; même homme massacré par les pogroms
d'un discours qui transformait le mal en bagatelle :
à haïr, à condamner, à déporter, à accuser des maux de la terre,
homme qu'après la nuit d'Auschwitz on a vu de nouveau
créer avec la Shoa de ses propres cendres les étoiles jaunes du ciel
et les oiseaux du vent, parce que,
au contraire de la légende,
ces gens vivent parmi la soif des hommes

comme d'humbles potiers du néant
ou comme puisatiers dans le désert infini.

Père Ernst voyageur arrivé jusqu'à nous pendu
au cou d'une oie égarée du jeune Nils Holgersson :
Père Ernst médecin, Père Ernst missionnaire,
Père Ernst fabricant de bière.
Père Ernst Rotschuch que j'ai tant cherché dans la page
blanche du temps et qui en ce moment
aussi bien est passé de nouveau dans le pays
où tout sous le soleil peut-être en même temps
palombe et volcan
ou bien est-il ici à cet instant à mon côté
tandis qu'on moissonne dans les champs
de son pays de cigognes, et qui sait si Père Ernst
n'est pas maintenant qu'une poignée de lettres
perdue entre les lignes de ce poème :
lui qui seulement existe
par les mots combinés dans le lieu
le plus indéchiffrable de la nuit.

Santiago Molina

Cuaderno de las afueras, Carnet de là-bas

Trad. Santiago Molina – Pierre Lamarque

Gente que va a otras ciudades

Traversare una strada per scappare di casa.
C. Pavese

Oh tú que escapabas hacia minas de ciudades
colmadas de cornejas que te esperan humeantes
junto a las barcazas de las riberas

nada te arrojará frente a la ventanilla estrellada
la nostalgia es historia de viejos trajes
que cubren las maletas los tejados las montañas
la esperanza dormita en el último vagón
donde acumulan las dispersas pertenencias de los otros

en la primavera
te abandonaste a los deshielos
hubo olor de pieles frescas
y recién tendidas en el aire
los renos heridos contuvieron su sangre
mientras la tuya corría solitaria
como el agua de la bañera
que una mañana de tráfago
olvidan los desesperados

la música de un saxo dorando las callejas
soplando los toldos de una ciudad quejándose
entre el azul nocturno que entibia los cafés
y el río imperturbable en que mora Leviatan
llamándote a la fiebre de sus ventanucos encendidos
ciudades lejanas hasta ayer tarde de tu vida
luciérnagas tocando ligeramente la noche
en el valle donde se agita el moscardón de la nada
y en ellas los puentes trocados en umbrales
donde la vieja barquera sostiene un quinqué que alumbraba
a los lívidos transeúntes desocupados del mar
a las Madres asesinando el piojo de las niñas

a las clásicas muchachas del camino
hijas de los alfareros
hijas de Toulouse-Lautrec
soñando cualquier techumbre
oh la memoria de los años
el prodigio de las nubes
sobre las colinas de la adolescencia
oh los trabajos y el Otoño
laborioso viento del Oeste
golpeando los íntimos postigos

lobo en la antecalle del invierno
cambias de ciudad para morir en otra

evoca las cercas desoladas de tus villorrios finales
ahí donde comenzaba a paliceder el girasol de Agosto
las graves lecturas bajo los pífanos erguidos de los álamos
en aquel ocioso verano caído en los rastros
mirando pasar los coches en caballerías
huyendo de las capitales lluviosas

gente que va a otras ciudades
jorobados cargadores de cajones vacíos
altas verjas que herrumbran el cielo y el jardín
sueños de corcho levedad del clochard en el alba
negros pedazos de paraguas
papeles abigarrados de días inútiles
bastones que se arrastran sobre el polvo de las baldosas
flores de desempleados que se entreabren
estrujadas en el vagón nocturno

iluminados
por el destino escarlata de los rieles
y el momentáneo carbón de los viajes.

Santiago Molina

Gens qui s'en vont vers d'autres villes

*Traversare una strada per scappare di casa.
C. Pavese*

Oh toi qui fuis vers les mines des cités
grouillantes de corneilles qui t'attendent fumant
près des péniches le long des berges

rien ne te protège face à la vitre étoilée
la nostalgie c'est une histoire de vieux habits
qui cachent valises, toits, montagnes
l'espérance somnole dans le wagon de queue
où s'empilent en vrac les affaires des autres

au printemps
tu t'abandonnas au dégel
il y eut une odeur de peaux fraîches
tendues à peine dans l'air
blessés les rennes retinrent leur sang
tandis que ton sang seul coulait
comme le flot de la baignoire
qu'un matin de grand chantier
négligent les désespérés

la musique d'un saxo dorant les ruelles
gonflant les bâches d'une ville gémissante
t'invitant à la fièvre des lucarnes éblouies
dans la nuit bleue tiédissant les cafés
et l'impassible fleuve où siège Léviathan
villes hier soir encore au lointain de ta vie
lucioles heurtées à la nuit légèrement
dans la vallée où s'agite le bourdon du néant
villes aux ponts devenus seuils
quand la vieille batelière brandissant la lanterne
éclaire les livides passants désœuvrés de la mer
les Mères assassinant les poux de leurs filles
les classiques jeunes filles du chemin

les filles de potiers
les filles de Toulouse-Lautrec
rêvant à n'importe quel refuge

oh Mémoire des années
prodige de nuages
par-dessus les coteaux de l'adolescence
oh travaux, vent d'automne
venu de l'ouest rabattre laborieux
les volets familiaux

loup dans l'avant-rue de l'hiver
change de ville pour mourir dans une autre

songe aux haies désolées de tes hameaux derniers
là-bas le tournesol d'août commençait de pâlir
songe à ces graves lectures sous les fifres drus de peupliers
à l'été oisif affalé sur les chaumes
à regarder les manèges d'automobiles
fuyant les capitales pluvieuses

gens partant vers d'autres villes
bossus croulant sous des cartons vides
hautes grilles rouillant ciel et jardin
rêves de liège légèreté d'un clochard de l'aurore
noirs lambeaux de parapluies
papiers bariolés de jours inutiles
cannes traînant dans la poussière du carreau
fleurs de chômeurs à peine écloses
comprimées dans le wagon de nuit

illuminés
par le destin écarlate des rails
et le momentané charbon des voyages.

Santiago Molina
Trad. Pierre Lamarque - Pierrette Fulcran - Santiago Molina

Das schloß

El escarchado condado de tu pie
último reducto incógnito
que le queda por recorrer
al amoroso agrimensur
búsqueda kafkeana que se acaba
perque inútil es pronunciar algo
desde esta extremidad perdida
dice más la humeda mudez de mis labios
que las palabras que se atardan en preguntas
y que tú no puedes ya escuchar
mientras voy remontando
de posada en posada
las cuatro aldeas pequeñas
que a ciegas me encaminan
hacia el castillo grande
donde cuantan reina un posesivo
conde que extiende su dominia
de besos hasta tus dedos.

Santiago Molina
Cuaderno de las afueras
Ed. Le Chenal de Guy

Das schloß

Comté enneigé de ton pied
dernier réduit inconnu
qu'il reste à parcourir
à l'arpenteur amoureux
dans la kafkaïenne quête qui s'achève
parce que c'est inutile de dire quoi que ce soit
de cet extrême perdu
en dit plus l'humide mutisme de mes lèvres
que les mots qui s'attardent en questions
et que tu ne peux déjà plus entendre
tandis que je vais remontant
d'auberge en auberge
par les quatre petits villages
m'acheminant à l'aveuglette
vers le grand château
où l'on dit que règne un comte
possessif qui étend son domaine
de baisers jusqu'à tes orteils.

Santiago Molina

Cuaderno de las afueras, Carnet de là-bas

Trad. Santiago Molina – Pierre Lamarque

santiago.molina@lapageblanche.com

Pierre Lamarque

banc, blanc, un banc blanc, blanc banc
au secours
colombes
au secours

ôte-toi un peu encore
de mon soleil
éloigne toi de quelques centimètres
du clou du mur du miroir
là

on a trouvé du sang par terre
on l'a goûté

c'était fade

Pierre Lamarque

plamarque@aol.com

Stephane Méliade

Hommage à la couleur du désert

L'homme avance d'un pas
le soleil aussi

Ce corps ne sera pas un client facile
un chantier de pigments témoignera d'une pluie
jeu de creux et de bosses

L'homme avance d'un pas
le sable aussi

Dunes à dériver
les fous regarderont du haut de leur âme
si l'ombre fait défaut

L'homme avance d'un pas
le vent aussi

Des explorateurs auront donné nos noms
à des lieux en pente douce
et le souffle viendra de tous côtés

Stephane Méliade

Une seconde avant la vague

C'est une petite ville au bord de la mer
un bus la traverse
je crois qu'il est rouge

Peu importe le pays où elle se trouve
on y parle toujours
une autre langue que celle d'hier
la vie passe par là
pour modifier le paysage
et les expressions des gens

On y fait toujours les mêmes choses qu'avant
un pied devant l'autre
mais quelque chose s'annonce
vient marcher de long en large
décrocher tous les téléphones

Un couple d'âge mur passe
l'homme désigne quelque chose au large
elle lui répond
que non rien n'a changé
on devine à leurs gestes
qu'ils ne se sont pas vus depuis longtemps

Les magasins sont ouverts
les épuisettes colorées font sourire
un balayeur venu de l'autre côté du monde
secoue la poussière
pour faire revivre les odeurs de son enfance
il regarde vers le large
s'arrête une seconde

C'est une petite ville de bonne santé
aux enfants qui vont à la pêche à pied après l'école
et ramènent des coquillages
à qui ils donnent des noms d'aventure

Derrière des volets
des gens parlent fort
puis s'interrompent

Devant la mairie

une vieille dame vérifie si personne ne la regarde
et vole une fleur sur le parterre

C'est une petite ville aimable
avec une fontaine sur la place
une femme au souffle court rajuste son manteau
laisse sa main
posée quelques secondes sur la porte de l'immeuble
rebrousse chemin

C'est une petite ville aux amours qui durent
on y fait toujours les mêmes choses qu'avant
un pied devant l'autre
tous les ans des dauphins viennent nager
cette année cinq cent personnes ont été licenciées
la porte de l'usine est recouverte d'inscriptions
le dimanche les gens se rassemblent sur le front de mer
ils montrent tous quelque chose au large

C'est une petite ville pleine d'heures
un jeune homme regarde le bus rouge passer
il ressent une chaleur familière et nouvelle
de profil une passagère ressemble
un peu mais pas complètement
à celle qu'il aime

C'est une petite ville avec une plage douce
je la traverse
ses pierres ont des tons clairs
avec dans le cœur quelque chose d'heureux qui s'obstine
je la traverse
un pied devant l'autre
en regardant devant le front de mer
des tourbillons se former

Maintenant
une seconde avant la vague
chacun sait au fond de lui
même si personne n'en parle ouvertement
que dans quelques instants
l'eau va dire quelque chose

Stephane Méliade

Sur l'île, le soir même

Sur l'île
il y a eu des morts aujourd'hui

Du sabot
les ânes les ont retournés
leur ont construit des barques
leur ont parlé doucement pour qu'ils sourient

Les morts ont traversé les épaules
sur lesquelles nous les portions
ils ont protégé leurs yeux du soleil
avec leurs pieds gris

Pendant le trajet
il nous ont appris que la vie est blanche
comme une lettre qu'on ne sait pas lire

Ensuite
nous sommes restés muets
nous n'avons plus jamais parlé
les couleurs sont redevenues simples
il n'y avait plus personne pour les voir

Sur l'île
quelques oiseaux sont tombés aujourd'hui
tués par ton absence

Les hommes ont continué leur ouvrage
quelques vagues ont essayé de protester
de déplacer nos corps
plus près du bord des étoiles
mais l'équipage veillait
l'équipage des hommes qui versent des seaux
pour refroidir les nuits d'été

Des enfants s'échangeaient des cartes
couvertes de personnages mystérieux
ils se poursuivaient en mentant
exactement comme nous

sauf qu'ils étaient plus beaux
sauf qu'ils parvenaient à dire vrai
et à pousser l'île hors de la terre

Le soir même
l'île s'est jointe à la terre
pour annoncer sa mort
c'était un jeu

Une femme marchait sur la corniche
sans regarder en bas ni en haut
elle ramenait une forme dans son panier
par fierté
j'annonçais à tous que ce n'était pas moi
que je n'avais rien à voir avec elle
je ne parlais pas de toi
j'oscillais sous le vent c'était tout

Le soir même
nous avons été soudés
l'un à l'autre

Je voulais conserver
l'air dur des hommes
qui continuent de rentrer de l'école
longtemps après l'avoir quittée
des hommes qui gravissent le sentier
en haletant ton visage

Toute ressemblance avec toi était un hasard
une crique trop profonde
une grotte trop belle
quelques animaux qui n'avaient pas encore connu la parole

Le soir même
tous les continents
même les plus grands
se sont divisés en îles

Stephane Méliade

Difficile

Elle disait « la vie est difficile ». C'était sa première phrase du matin. Elle la prononçait d'un ton triomphant, comme si ces mots avaient été la meilleure nouvelle du monde.

Elle disait « la vie est difficile » comme elle aurait dit « Bonjour ! »

Elle tenait sur ses genoux un ouvrage compliqué dont les fils étaient partiellement invisibles. Leurs extrémités étaient cachées au regard humain.

À certains instants, je ne savais pas qui elle était. Son visage semblait prendre des directions incolores, exprimer des émotions réservées à des initiés ou au contraire à ceux qui oublient.

À d'autres moments, il me semblait la connaître mieux qu'elle ne se savait elle-même et mes mouvements paraissaient guider les siens comme si j'étais une corde pour la hisser hors d'un puits.

Je passais et repassais les portes de la maison, espérant qu'elles soient des arches de connaissance, des portails de conscience qui me permettraient de réunir ces deux moitiés d'elles, de tourner ses deux faces l'une vers l'autre. Cela ferait comme un mouvement de boucle très douce, comme un rideau en velours d'être qui tomberait en proclamant « la pièce est finie, tu es toi ».

Quand je revenais auprès d'elle, son ouvrage semblait bouger, changer de couleur, accéder à un état encore plus complexe.

Elle le regardait alors avec moi, puis s'animait du même sourire que celui du petit matin et m'expliquait :

- Il est difficile parce qu'il est vivant.

Stephane Méliade

melimeliade@wanadoo.fr

Constantin Pricop

chien violet
aujourd'hui

comme toit
son aboiement

qui sait ?
qui est arrivé ?

l'odeur
de rien

ils sont rongés
les yeux rouges

des fragments de la lune
dans le noir

scintillement des canines

son regard est si fixe
je me sens fixé

dans l'aiguille
gregor samsa

s'il parle vraiment
c'est sans doute moi
qui comprends
ses fautes
sans parole

Constantin Pricop

le fleuve à une seule rivière

elle fait l'amour
comme un fleuve à une seule rivière

la pureté du sombre
on peut le dire

les quelques étoiles débiles
dans la paume du mendiant

(le poète ne sait pas exprimer le vide
qu'il remplisse sa peur avec le verglas des images)

cet après-midi devient bouteille
pleine de tourbillons d'air glacé

je cherche le lit du fleuve

le fleuve...
mono-rivière

Constantin Pricop

des photos

j'ai mis les mains
sur la table
j'attends qu'elles parlent

les photos ne parlent pas

freud nous a livré
l'être (humain – plus ou moins)
sous forme de bande roulante

il a défalqué la sensualité
des bribes si petites
pour émietter le plaisir

le mouvement et le repos
se côtoient toujours

Constantin Pricop

le sexe de la nuit

exciter
le sexe
de la nuit

le prisonnier dans son hamac de soie
balance entre (quoi et quoi)

la lourdeur fait le noir si doux

belle explosion
fleur blanche

le vide est boiteux
il traverse la vie
et fait du bruit
avec ses béquilles

(de la musique avant toute chose)

et je taille dans le noir
avec des dents excitées
des dés tout noirs

Constantin Pricop

le monde à l'envers

plus que jamais
le monde
à l'envers

(le bien devenu le mal le laid le beau le mur devenu fenêtre l'oiseau la taupe
la petite barque le transatlantique grand comme l'océan les amants devenus des
ennemis jurés les oreilles les yeux - mais passons, tout devient trop banal - le rien
devient plus que rien la vie devient la mort. etc.)

le monde
à l'envers

des chiffres
simplement

Constantin Pricop

c'est comme si...

la violence monte
le temps glisse sous la peau
les eaux sont rouges

c'est comme
si le monde
finissait

un simple balbutiement
la confusion des sens

(la confusion des sens
et les mondes
s'écroulent)

la grammaire c'est la femme commune
qui veut nous tenir tous dans ses draps

je campe sur le champ poussiéreux
j'aime les chardons

et c'est comme si le monde finissait

Constantin Pricop

tout le froid
de ce mois d'hiver
concentré dans son corps

les ombres apparaissent
disparaissent
en prenant un peu
de lui-même

le goût du paradis

c'est la larme

on vit
dans un monde
de ventriloques :

tous les portes
plaignent
leur étroitesse

Constantin Pricop

les auréoles
sur le point d'exploser

les têtes
devenues trop larges

la lumière les nimbes
mon Dieux, si profonds

sur les sentiers coulent
les mélancolies
de ce paisible village

des ombres furtives
toutes des âmes clandestines

feuilles épargnées
par le vent

les corbeaux fuient
la steppe trop large

il faut qu'on parte
de bonne heure

Constantin Pricop

cpricop@uaic.ro

Hana Kubickova

Poésie d'Automne

Ce matin je suis allée dans un parc
Dans le parc que je connais bien
Je me promenais, je passais
J'observais des dames avec leur chiens
Je fermais les yeux et j'aspirais
J'aspirais les feuilles pourrissantes
Et j'écoutais le bruit de mes pas
Dans le feuillage tombé
Partout où j'arrivais
Le brouillard s'ouvrait devant moi
Et se refermait derrière mon dos
Je découvrais des coins inconnus
Beaux, tristes, mystérieux
Je m'arrêtais sur ces endroits
Et je chuchotais des poèmes
Que j'avais appris il y a des années
Je restais assise sur un banc près du mur
Dans un coin avec des arbres
Je sentais le froid montant du sol
Affiné du tapis de feuilles
Et je sentais se figer mes pieds
Mes genoux, mes jambes
Je chuchotais les poèmes
Comme une prière, comme une litanie
Je ne sentais plus mes mains
Mes bras, mes épaules
Je ne sentais plus rien
Même le vent s'est arrêté
J'étais comme une statue
Pâle, immobile, dans l'extase infinie
Enfin j'étais calme, ... heureuse

Hana Kubickova

emme@seznam.cz

Mireille Disdero-Seassau

Mvsicqe du Vivant

Sortilège du vivant. Mouvement d'être. Je te prononce de haute-voix, dedans, et tu me viens. Sans hâte, tu peins des regards écoutant tes cathédrales de couleurs, ces vitraux en morceaux de ciel j'aime.

Luth de mots, à capella. Par les voix centaures, des flèches de notes infinitives visent, appellent les éléments.

Jour dans le contre-jour. La nuit coule sur mon visage une musique. Elle me pleure parfois comme si je n'étais plus, comme si mon nom remontait à la surface de quatre siècles. Beau voyage déroulé. L'image du miroir rapporte le passé des pierres, pour l'incarner en corps.

Rien n'a d'importance que ce contact impalpable d'écouter. Il noue le toucher au toucher. Nos signaux baroques, lamés usant les yeux de beau, parfums de peau jouant à relier les âges. Si puissants, lourds d'années et de cris, dansant les mains sur nous. Quelques notes infinitives.

Je remonte en eux la contredanse d'un temps tournoyant.

Tourbillons de feu dans le corps d'un luth empli de mots. Courant profond d'une musique scandée de pensées qui voyagent, transitent en nous, quand le toucher d'être devient aimer.

La nuit, tous les chants sont vies
dans le vent

quand nos bras qui s'ouvrent animent les ailes du vivant.

*Aux Plain-chant et polyphonie des XIIIème et XIVème siècles
A Aliénor de Bretagne
seizième abbesse de l'abbaye de Fontevraud*

Mireille Disdero-Seassau

Mir-seassau@wanadoo.fr

Veronica Corcodel

Les paroles du Premier-ministre

Les sentiments, les arbres d'hiver
seront réchauffés, couverts de plumes
Le Premier Ministre d'hiver avait fait un discours
sur le soleil
les rayons sortaient très vite de sa bouche
« Les bras entortillés la faute à l'air glacé
seront enfin ouverts »
il a inventé une nouvelle clé pour toutes les portes
(comme les voleurs)

Le première neige du 4 novembre est fondue
Monsieur le Premier Ministre est enchanté

Mais soudain
soudain
il tombe
Le Premier Ministre tombe du ciel
et le soleil avec lui

la neige
la première neige du 4 novembre
sort de la terre
elle s'installe bien à la surface
et se met à dormir

Veronica Corcodel

Criant au ciel

Cloches muettes

« c'est criant au ciel » qu'il a dit

Les bouches s'allongent jusqu'à ce moment
Qu'elles deviennent des assiettes.
Les chaises volent de partout.
Des chiens enragés.
Des bouchons à la place des têtes.
Il pleut aux pommes de terre.
Le seul appui dans le bus -
des lames liées aux fils.

La seule poésie qui n'a pas de frissons -
La Bible.

Veronica Corcodel

oddlyus@yahoo.com

Serge Creppy

III Les villes : le parc

Été, soleil, droit sur les cimes, clôtures, murets, habitations nues sous le vert, le feuillage dru. Soleil, pourtant, quelqu'un hésite, brûle ta sève rouge, saigne, un reliquat de feuilles sèches et d'humus, tapisse, sous les buis l'ombre fraîche agonie des pelouses aux flancs grillés, grillagés ; seule rescapée : une dune de coquelicots. – Petit effet.

Main en visière devant les yeux – où sont-ils ? –, assis, sous le chêne, lutte à mains nues des frères et soeurs ; bien plus tard la photo, des glands dans les poches.

Hiver... neige – lourde sur les cimes, pointilleuse, floconneuse, légère, blanche épaisse, chaussant les bottes, les pas-à-pas, crissant, damée, recouvrant tout dans les allées ; toux légère, puis longue... fumée

combien de fois l'incurie du givre, le verglas, les gouttières gelées, les cris des oiseaux ahuris par le froid, les boules et les bonshommes de neige, bonnets et gants

dans le cornet les marrons du marchand, posté sous le porche
cache-nez bas

Serge Creppy

Chroniques de la mer, des champs, et des villes (extrait)

sergcreppy@hotmail.com

la page blanche

janvier/février(2003)numéro(24)

www.lapageblanche.com

contact@lapageblanche.com

Direction de la publication :

Pierre Lamarque

Direction de la rédaction :

Constantin Pricop

Réalisation :

Mickaël Lapouge

Ont collaboré à ce numéro :

Hervé Chesnais, France Weber, Éric Bertomeu, sonneur, Valery Oisteanu, Santiago Molina, Stephane Méliade, Hana Kubickova, Mireille Disdero-Seassau, Veronica Corcodel, Serge Creppy.

Abonnement :

Un an/six numéros :

- édition électronique sur demande
- édition papier : 30 € chèque ou mandat à l'ordre de l'association La Page Blanche, en indiquant vos coordonnées, à l'adresse suivante

La Page Blanche

27 bis RN 113

33640 Beautiran France

Dépôt légal : à parution

ISSN 1626-0295

©2003 La Page Blanche - association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés par La Page Blanche est interdite sauf autorisation.

Édition électronique